

Ramdane Issaad

Laisse-moi
le temps

roman

Denoël

Laisse-moi le temps

**DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS**

**Le Vertige des Abbesses, 1990
Pégase, 1991**

Ramdane Issaad

**Laisse-moi
le temps**

Denoël

roman

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie*

© by Éditions Denoël, 1992
73-75, rue Pascal, 75013 Paris
ISBN 2-207-23979-9
B 23979-2

A ma Caroline

**Il y a plus d'un âne à la foire
qui s'appelle Martin.
PROVERBE NORMAND**

Vingt heures, Martin dîne vite fait, sur le pouce, comme chaque soir ; il n'a pas le temps. Martin n'a jamais le temps. A califourchon sur un tabouret dans sa grande cuisine aux allures de bloc opératoire, il retire du micro-ondes une barquette de surgelés qui exhale, sous la lueur pornographique d'un halogène, une volute bleutée de vapeur stérile. « C'est divin », songe-t-il sans trop y croire. Il n'a pas le choix : jeudi est le jour du bœuf en daube.

Les petits cubes de viande obscure commencent à refroidir dans son assiette. Il se penche, grave et raide, insecte dégingandé aux membres grêles et à l'œil morose, et se verse à ras bord du bordeaux millésimé dans un beau verre ballon en cristal gravé, un seul car l'insecte a du travail, comme chaque soir, comme chaque minute de sa vie métronomique. Il a toujours été comme ça, Martin, pondéré, raisonnable, un peu fade. A l'école déjà, les filles raillaient sa maladresse, son grand nez bête et ses yeux bleus trop pâles, et maintenant, pour couronner le tout, voilà qu'il se déplume. Mais il s'en moque, comme il se moque bien de toutes les chimères qui font courir le pauvre monde ; il ne s'intéresse qu'aux

chiffres, aux résultats concrets, il ne plaisante pas, lui, il ne fait pas dans l'esbroufe comme ces politiciens m'as-tu-vu, ces managers de pacotille, il s'occupe de choses sérieuses, il est directeur du développement chez Mathieu et Gros, il exporte des gâteaux. Tout en mangeant, il pense à ces millions de bouches qui partout, en Europe, en Afrique, en Asie, salivent sur ses formules allégées ; cela représente beaucoup d'argent, c'est pourquoi il se doit d'être chaque jour performant, précis et sans faille. M. Mathieu, le big boss, dit qu'il est un tueur.

Cinq minutes se sont écoulées, violentes, obtuses, rythmées par la sombre mastication. Une épave de carotte demeure échouée sur le rebord de l'assiette où une gelée noire se pétrifie lentement. Il croque une golden calibrée en accordant une attention distraite à l'homme-tronc qui récite dans l'écran ses niaiseries télépromptées. Comme d'habitude, tout est sous contrôle, il n'y a aucune raison de s'inquiéter. L'homme-tronc fait son show, mais Martin est insensible à la désinformation de masse, il est de l'autre côté, il fréquente les coulisses, il a droit aux nouvelles confidentielles, il déchiffre entre les lignes les lettres d'entreprise, les revues techniques, les bulletins politiques, pour le reste, il se contente d'une écoute flottante et d'un coup d'œil elliptique sur les gros titres. Il se sent supérieur, il est payé pour ça.

Il étire langoureusement ses longs orteils dans ses pantoufles de soie bleue. Le couteau glisse sur la table avec un crissement sadique. Martin sursaute. Huit heures douze ! Il est l'heure, constate-t-il avec un soupçon d'angoisse. Les minutes végétatives qu'il vient de s'accorder le remplissent brusquement de dégoût. Son corps l'encombre. Il est sobre, il mange peu et ne fait l'amour qu'une fois par mois à une amazone de la rue de

Provence qui s'appelle Eliane et qui n'a qu'un œil. Ça l'excite, Martin, il a un penchant pour toutes les bizarreries, ces subtils décalages qui rendent les secondes plus précieuses ; il a si peur de l'ennui, si peur de perdre ce dernier souffle d'espoir qui l'anime qu'il se damnerait volontiers pour le conserver.

Il court, il produit, il fait circuler l'argent et les choses, dans sa vie tout est prévu. Parfois cependant, comme ce soir, il s'interroge. La forme d'une chaise, la géométrie parfaite d'une table, le plongent dans des extases subtiles ; il médite, songe à l'extraordinaire perfection de la Mathématique, à l'Oméga du pur esprit. Il se sent alors comme tout le monde, confusément orphelin de Dieu. Il se secoue, pianote sur la télécommande, le journaliste aux yeux sinistres fait aussitôt place à une blonde appétissante. Il déguste, parcelle anonyme du monstrueux regard collectif qui dévore au même instant l'idole érotique. Si Martin est célibataire, ce n'est pas par vocation mais par nécessité. Après son divorce, il n'a pas voulu refaire sa vie, il travaille beaucoup trop c'est incompatible ; c'est aussi une excuse qu'il se donne, quand certains longs week-ends, il se surprend à rêver d'un enfant qui trotterait sur la moquette immaculée du salon. Il zappe encore, et le petit bonhomme passe, fantôme furtif en surimpression sur l'écran noir de la cinquième chaîne. Il est si facile de se laisser aller. Une femme, le confort, des enfants, et la vie qui file ? Non, il n'en veut plus, il veut tout, l'argent, le Pouvoir, le vrai ; à quarante-huit ans il considère qu'il est encore temps.

Il se contrôle, respire en cadence, le tremblement intérieur reflue ; il se connaît et sait déjouer les appels pervers de l'animalité crasse. L'esprit, la raison, voilà ses

alliés. Et pourtant, cet après-midi sur le pont Alexandre-III, la lumière jouait sur l'ocre des pierres, la Seine nonchalante déroulait ses ondulations glauques au passage d'un bateau-mouche grand comme une cathédrale. Un moment beau et inutile. Dans sa voiture climatisée, perdu au milieu du flot rampant de l'embouteillage il s'est senti happé par l'éclat intense, la merveilleuse précarité d'un instant dont il garde ce soir la nostalgie. Ce n'est pas rationnel. Sur la porcelaine pâle, la sauce figée lui apparaît soudain insupportablement obscène. Il se secoue, rageur. Il voudrait ne plus avoir de chair, n'être qu'une énergie pure au service du flux d'argent, comme ces ordinateurs lisses qui travaillent jour et nuit au développement de M.&G., au trente-deuxième étage de la tour Alpha, une des plus belles de la Défense. Son bureau domine tout Paris, il y vivrait volontiers, il aime le verre, l'acier ; les espaces inhabitables et les processions de fourmis sous la Grande Arche lui rappellent la fragilité des destinées, la solitude secrète de la grandeur. Le Pouvoir a son prix. Il soupire. Un bip insistant l'a tiré de sa rêverie. Un appel de New York. Quelle heure est-il là-bas ? Deux heures et quart ? Encore des problèmes avec les Japonais, il pense à la bombe, comme à chaque fois qu'on lui parle du Japon, il lance quelques chiffres, des mots codés, le langage impassible de l'argent ; la conversation est brève, saccadée. Il raccroche, s'accorde un second soupir, de satisfaction cette fois. Tout va bien, l'affaire va s'arranger, M.&G. fera des bénéfices, encore une fois grâce à lui, à l'acuité de son regard, au tranchant de son esprit. C'est ainsi, il n'y peut rien, il préférerait parfois être aveugle, mais il est lucide, trop lucide.

« Les gens ne se rendent pas compte », se lamente-t-il

en plaçant sur la platine laser le Requiem qui fait fureur en cette année de désillusions, « les gens oublient que le bail n'est pas fait pour qu'on le passe à gober les mouches ! » Aux premières mesures il ouvre un épais dossier où, parmi d'interminables colonnes de chiffres, il coche çà et là un signe intelligible de lui seul. Son emploi du temps de la journée a été, comme à l'accoutumée, très chargé, mais positif. Ce matin, à sept heures trente, après un verre de lait de soja polyvitaminé, il est passé à la salle de musculation. A huit heures trente-cinq, petit déjeuner avec le futur successeur, Phillip, un vautour, il est jeune, il est beau, c'est le conseiller de chez Bradbury, le partenaire anglais de M.&G. La société Bradbury est numéro un mondial en friandises, ils sont actionnaires à 63 % et les petits déjeuners avec Phillip sont un enfer ! Comment allez-vous ? Et vous-même ? Bien, bien... Et puis quelques appréciations sur la confiture d'oranges amères. En fait, chaque sourire est un piège, chaque mot cache une vacherie. Très forts en sucreries, ces Anglais ; c'est Phillip qui a eu l'idée d'incorporer des amandes entières dans l'enrobage coco des barres Bonnies-Up. Rien qu'avec ça, il a réussi en six mois à multiplier les ventes par quatre. Chez M.&G. on ne jure plus que par lui. Mais Martin est tranquille, il a l'expérience pour lui, ce n'est pas rien, l'expérience, non, ce n'est pas rien. Il se le rabâche cent fois par jour et quelquefois il finirait presque par y croire.

Aujourd'hui, Phillip est arrivé radieux au bureau. Ce pisse-froid qui ne se départ jamais de cette impassibilité prétendue de bon ton qu'affichent habituellement les individus de son espèce, a jugé bon de se laisser aller à des confidences à la limite du scabreux. Que répondre à un minable qui vous susurre « Une nuit inoubliable, mon cher ! » avec un sourire en coin ?

« Je vous en félicite. » Voilà ce qu'a répondu Martin qui se maudit à présent d'avoir eu la complaisance de prêter une oreille à ce récit odieux. Il a fallu acquiescer, feindre l'étonnement, sourire, et plus que cette nauséuse fausse convivialité, ce sont les dix minutes perdues à écouter des fadaises à propos de carnation et d'aréoles épanouies qui le font enrager. Mais Phillip est dangereux, il est bien vu, et redoutablement intuitif. Normal. « Chez Gros et Mathieu, pas de petits besogneux », telle est la devise de la maison qui ne recrute que des élites. « Les robots lèvent aussi bien la pâte que les petits mitrons, et ils ne sont jamais dans le pétrin », a déclaré un jour l'impayable M. Mathieu à un zélé pigiste qui lui demandait pourquoi il investissait tant dans l'automatisation. Martin se fend d'un sourire acide au souvenir de ce jeu de mots historique, tandis que devant sa pupille attentive les données informatiques défilent à toute allure. Ailleurs, quelque part entre son bulbe et son cervelet, les circuits du plaisir se gorgent de musique. Il ne se lasse pas du Requiem. Chaque soir, depuis huit semaines, il l'écoute, et chaque soir il constate que son rendement s'améliore, c'est bien là la marque du génie de Mozart.

A vingt-trois heures dix-sept, il referme, ravi, la chemise rouge de son dossier confidentiel et va se laver les dents en sélectionnant mentalement le programme des réflexions qui l'occuperont jusqu'à son sommeil. Vingt minutes, pas plus, car demain il a une réunion importante avec le service Export. Il passe et repasse le fil dentaire, la brosse puis le jet sous pression, il est phobique de la pourriture, elle le grignote salement, il la sent qui gagne chaque jour. Vieille charogne ! Il adresse un clin d'œil assassin à son reflet las dans le miroir de l'armoire

à pharmacie. Il se trouve affreusement laid mais il y a belle lurette que ça ne lui donne plus d'idées de suicide, à peine parfois un léger pincement au cœur en imaginant la belle vie qu'il se serait offerte si les femmes l'avaient aimé. Mais on ne peut pas tout avoir, n'est-ce pas ? Il bâille, s'étire, puis s'étendant sur son grand lit blanc bien trop grand pour lui, il murmure « Bien sûr... » en réponse à la petite voix raisonnable qui l'a toujours sauvé du pire, et tout doucement, tandis qu'il vérifie mentalement son planning du lendemain, il s'endort, satisfait.

Au bord du quai, l'eau glisse avec le bruit doux d'un chaton qui lape. Martin trotte à petites foulées en regardant droit devant lui. Quelque chose lui manque, comme chaque matin, comme chaque fois qu'il n'est pas entièrement absorbé dans une tâche intellectuelle. Le sport vide l'esprit, laisse béantes les forteresses de la raison, et c'est là pour Martin tout le charme de l'exercice : résister à la panique de devenir fou et aussi à celle de perdre son temps. Le baladeur et son vacarme stéréophonique en antidote, il court à contre-courant de la Seine, ce qui renforce ses sensations de vitesse. Il guette les remous du coin de l'œil en prenant soin de se cadencer sur le rythme binaire qui claque dans le casque. Quelque chose d'autre tape au loin, une machine dérégulée qui s'emballe. Son cœur bat la chamade à cause de l'effort, c'est dangereux, mais il sait aussi qu'il n'a pas le choix : s'il se dégrade trop vite, il se retrouvera cloué au lit sous le regard compatissant des infirmières. Triste chair ! Il est malade, chez M.&G. tout le monde est au courant : le

diabète le tuera ; mais il mourra vainqueur, il fera tout pour ça, tout ! Parfaitement ! Il finira vice-président, ou, pourquoi pas, président, avec tous les avantages que cela comporte, y compris le privilège d'agoniser à la Mayo Clinic... Ah ! les Machmellows, les Bonnies-Up, les Galitos, l'inimitable Bubblebar ! Bon dieu, quelle gamme de chefs-d'œuvre ! Son unique regret sera de ne pas avoir pu les goûter tous. Diabète oblige ! Avec ça, Phillip a beau jeu de se faire valoir auprès de M. Mathieu qui est très à cheval sur le sacro-saint principe qui veut qu'on ne vende bien que les produits auxquels on croit. Il se fait du souci, Martin, mais il faut savoir sublimer. Et Martin court en sublimant, l'œil braqué sur l'horizon triangulaire d'un bleu lavande encadré de gratte-ciel. Le manque est là, immuable depuis quarante ans, le même qui lui tirait des larmes de rage à l'heure du goûter, dans la cour de récréation quand les autres sortaient leurs pains au chocolat et qu'il devait se contenter d'une pomme et d'un verre de lait après son insuline.

Le voilà maintenant qui roule au ralenti au volant d'une grosse automobile grise anonymement identique aux milliers d'automobiles grises qui affichent au même instant leurs pseudo-différences dans les artères de la capitale. Il ne le sait pas, les autres non plus, puisqu'ils se croient tous uniques et que leurs objets leur ressemblent. Il s'autorise un cigarillo, signe de sa complète tranquillité d'esprit, et enclenche le *Concerto en ré majeur* de Beethoven sur le lecteur laser de l'autoradio. Le bonheur est là, si proche qu'on le croirait possible. Martin bâille, sourit, oublie un instant les rendez-vous et les

embouteillages. Il est dans les temps. Encore une de ces petites scies qui lui balisent la vie : « Rester dans les temps », comme un sportif en compétition, toujours sur la brèche même si c'est lui le patron. Son corps chauffé par la course lui semble momentanément immortel et il vient de s'injecter sa première insuline après un croissant-crème avalé à la sauvette au comptoir du bartabac du pont de Neuilly. Il freine, le feu passe au vert puis au rouge, puis au vert, mais personne n'avance. Il laisse son regard divaguer. Sur le trottoir, un clochard hagard lit assis sur une borne de ciment, un homme comme lui, fatigué, entre deux âges, l'air égaré dans la salle des pas perdus de ses pensées. Erreur, ce n'est pas un mendiant, le personnage est rasé de près et ses chaussures sont cirées. « Un dépressif, suppute Martin, de surcroît assez masochiste pour ingurgiter du Cioran à neuf heures du matin. » Il cligne des yeux. Sous le patronyme énorme de l'incredible auteur suicidaire, le titre, relégué au rang d'accessoire de marketing, est à peine lisible : *Précis de décomposition*. Il se souvient avoir aimé ce livre, mais le désespoir lui semble désormais un préambule si élémentaire qu'il abaisse sa vitre et éclate d'un rire grossier au nez du bonhomme qui dresse un sourcil interloqué. Puis le feu repasse au vert et la scène s'évapore tel un mirage dans les souvenirs du rétroviseur. Après le pont, la circulation redevient fluide, c'est un lent dégel, un agréable soulagement. Martin conduit vite et en souplesse, il en est fier, il n'aime pas les manœuvres superflues. Un jour, il a fait le compte des minutes qu'il perdait à ne rien faire au cours d'une journée. Rien, c'est-à-dire ni avancer, ni reculer, ni lire, ni écrire, ni boire, ni bavarder, ni faire quoi que ce soit de positif, comme écouter de la musique ou manger du camembert.

Au départ, il pensait que ces instants étaient rares, purement accidentels, mais tout au long du déroulement de la journée il a fini par constater qu'ils étaient beaucoup plus nombreux qu'il ne se l'était imaginé. Le matin, par exemple, cette hésitation vague à enfiler un pantalon que l'on n'a pas choisi la veille, ce geste idiot qui consiste à mettre la cafetière automatique en route sans avoir rempli le filtre de café, ces mains hallucinées à la recherche de clés oubliées dans un veston, ce créneau mal engagé cinq fois recommencé, et tous ces petits moments d'absence où l'on se surprend à ne plus savoir ce que l'on était en train de faire. Au bureau, l'audit engagé pour la circonstance avait pu constater la même gabe-gie : crayons mal taillés qui quémangent la taille tous les quarts d'heure, stylos vides ou cachés sous la table au moment où l'on veut noter le message hyper-important du commercial d'Honolulu, disquettes informatiques fugueuses qui mobilisent une armada de spécialistes à mille francs l'heure avant de réapparaître en fin de journée dans le casier de la standardiste ; un désastre. Quarante-neuf minutes et trente-trois secondes de gâchis quotidien, le tout calculé sur une moyenne d'un mois, et encore n'avait-il pas comptabilisé le temps perdu à effectuer ce bilan accablant. Depuis, il a décidé de veiller au grain, et plutôt que la redondance d'une propagande stakhanoviste, il préfère la rationalité concertée ; l'équipe de vente de M.&G. apprécie, et lui se sent mieux. C'est ainsi qu'il s'est exprimé en toute simplicité au dernier congrès des responsables en Ressources humaines, devant deux mille chefs d'entreprise qui se sont déclarés « très-très impressionnés ».

La voiture s'engage sur une bretelle d'échangeur à quatre voies, le flot s'accélère et les automobilistes

prisonniers du métal enragé sourient ou se crispent selon leur degré d'amour de la vie. Au bout de la perspective grise du macadam qui s'emballe, un gamin en duffel-coat vert et jean lève le pouce sans conviction. Il est là, minuscule au pied des tours, aussi incongru qu'un zoulou à l'entrée d'un igloo. Personne ne peut sérieusement songer à s'arrêter dans un virage du boulevard circulaire, qui, comme son nom l'indique, est assez chiche en lignes droites, personne sauf Martin qui hésite, piégé par sa chronomanie : il se demande dans quelle mesure une bonne action de temps en temps ne pourrait pas être un gain intéressant et évalué à toute vitesse les pertes envisageables.

« Si je m'arrête et que ce jeune individu refuse de monter considérant que l'itinéraire proposé est inadéquat, la manœuvre clignotant / rétrograder / freiner / baisser la vitre / questionner / relever la vitre / passer la première / accélérer / re-clignoter et passer dans la file de gauche, me prendrait combien de temps ? »

Trop tard, l'auto-stoppeur est là, au ras de la portière. Martin cède à la curiosité. Il détaille l'énergumène : un avorton au visage poupin étrangement béat, qui darde deux gros yeux de taupe derrière une paire de lunettes rondes à monture métallique marron calées sous la visière interminable d'une casquette de base-ball. La visière est sertie d'un pin's, le symbole du yin et du yang ; l'animal paraît inoffensif. Un semi-remorque lance un barissement strident de vieux mâle en colère. Martin sursaute, actionne la commande électrique de la vitre du passager. Le gosse demande naturellement : « Où vous allez ? » Martin rectifie : « Où allez-vous ? » C'est un tic chez lui, s'il avait eu un fils, il lui aurait appris le français, c'est toujours ce qu'il se dit en entendant

les jeunes l'écorcher. Celui-là ouvre la bouche, la referme avec un bruit blet, il ne comprend pas. Puis il répète, plus fort : « Où vous allez, m'sieur ? » Et Martin de s'entendre répondre comme dans un mauvais rêve : « A votre guise, jeune homme, si ça peut vous rendre service, moi ça m'arrange. »

Ramdane Issaad

Laisse-moi le temps

Martin est un monsieur très sérieux, la course au profit est son cheval de bataille. Il ignore qu'aux yeux des simples il ressemble à une marionnette dégingandée, agrippée à un cheval de bois, qui, à chaque tour d'un manège affolé, cherche à saisir la queue d'un mickey de baudruche.

A l'instar d'Alice, Martin rencontre son lapin blanc, et son réel si bien orchestré dérape. De l'autre côté du miroir, les lois ne sont pas les mêmes.

Après l'Orgueil du *Vertige des Abbesses*, l'Envie de *Pégase*, Ramdane Issaad nous dévoile la troisième couleur de son "Arc-en-ciel des justes", avec cette belle réflexion sur la Paresse.



B 23979.2  8.92
ISBN 2.207.23979.9
80 FF TTC